

LE 9^{ème} CODICILLE

"L'œil de l'hippocampe"

Thriller Historique

Jean-Nicolas AURANGE

TABLE DES MATIERES

PROLOGUE

Retraite de Russie
Dorogobouj
Dimanche 8 novembre 1812
Le dragon
Page 1

CHAPITRE 1

Vilnius
Lundi 22 octobre 2001
La découverte
Page 4

CHAPITRE 2

Île de Sainte-Hélène
Vendredi 27 avril 1821
Huit jours avant la fin...
Page 16

CHAPITRE 3

Château de la Malmaison
Mardi 23 octobre 2001
Le Corbillard
Page 23

CHAPITRE 4

Vilnius
Mercredi 24 octobre 2001
L'énigme
Page 29

CHAPITRE 5

Île de Sainte-Hélène
Vendredi 27 avril 1821
Le pli secret
Page 38

CHAPITRE 6

Château de la Malmaison
Mercredi 24 octobre 2001
Le 9ème codicille
Page 42

CHAPITRE 7
Dorogobouj
Lundi 9 novembre 1812
Le départ d'Ange Battisti
Page 45

CHAPITRE 8
Ajaccio
13-16 Novembre 2001 :
La piste Corse
Page 47

CHAPITRE 9
Vilnius
Jeudi 15 Novembre 2001 :
Les deux couples
Page 52

CHAPITRE 10
Route de Smolensk
9-12 novembre 1812
Le froid
Page 65

CHAPITRE 11
Vilnius
15-16 novembre 2001
Les grands moyens
Page 66

CHAPITRE 12
De Smolensk au Lac
13-17 Novembre 1812
Le lac de Kasplia
Page 72

CHAPITRE 13
Vilnius
18-21 Novembre 2001
Le suicidé
Page 75

CHAPITRE 14
Île de Sainte- Hélène
Dimanche 27 avril 1821 :
La cachette
Page 83

CHAPITRE 15

Vilnius
20-25 novembre 2001

L'enquête

Page 86

CHAPITRE 16

Vers la Bérézina
18- 28 novembre 1812

L'horreur

Page 96

CHAPITRE 17

Paris
Samedi 26 Novembre 2001

Recoupements

Page 99

CHAPITRE 18

Vilnius
Mars/avril 2002
Le 2eme régiment de Dragon

Page 107

CHAPITRE 19

Samedi 28 novembre 1812

La Bérézina

Page 110

CHAPITRE 20

Lac de Kasplia
20-22 Mars 2002

L'œil de l'hippocampe

Page 113

CHAPITRE 21

Sur le "Camel"
Mercredi 25 juillet 1821

L'ouverture du testament

Page 121

CHAPITRE 22

Lac de Kasplia
Mercredi 12 Juin 2002

Les fouilles

Page 125

CHAPITRE 23

Vers Wilno

29 novembre- 9 Décembre 1812

Mission accomplie

Page 128

CHAPITRE 24

Dorogobouj

Dimanche 8 novembre 1812

L'entrevue avec l'Empereur

Page 134

EPILOGUE

Vilnius

Dimanche 1er juin 2003

Le cimetière d'Antakalnis

Page 137

Codicille : *(du latin codicilli, tablette à écrire) :*
"Acte postérieur à un testament en vue de le compléter ou de le modifier" *(dic. Larousse)*

PROLOGUE

Le dragon

Retraite de Russie, Dorogobouj, le dimanche 8 novembre 1812,

Ce soir là, à quelques lieues de Smolensk, sur une placette de Dorobogouj , antique petite cité, dont les maisons, pour la plupart en ruines, étaient disposées, un peu comme devaient l'être celles de la Rome antique, autour de ses 7 collines, un gigantesque feu se consumait alimenté par tout ce qui avait pu être trouvé aux alentours : morceaux de bois, débris de voitures , mobilier laissé sur le chemin ou pillé dans les maisons abandonnées, et même carcasses d'animaux morts.

Un groupe de grognards, formant cercle autour des flammes tentaient de s'y réchauffer.

Ange Battisti était des leurs.

Ange était sergent au 2ème dragon de la Garde Impériale, combattant aux côtés des grenadiers de la vieille Garde de l'Empereur. Comme tous ses coreligionnaires, il possédait deux attributs essentiels : une très grande taille, c'était une sorte de colosse d'un mètre quatre vingt huit, mais surtout il arborait fièrement la célèbre moustache des Grognards qui était chez lui des plus fournies et qu'il entretenait, quelles que soient les situations, avec le plus grand soin. A 42 ans, il était déjà vétéran de la Grande Armée, mais pour rien au monde il n'aurait voulu faire défection à celui qui était en même temps son Dieu et son ami d'enfance.

Ange était depuis toujours le seul soldat de la Garde Impériale et peut-être de toute la Grande Armée à pouvoir tutoyer l'Empereur...et l'Empereur le tutoyait.

Avec Franceshi Cipriani, et Ignazio, le frère de lait de celui qui n'était encore que le petit "ribulione", le turbulent deuxième fils de la famille Buonaparte, ils avaient joué jadis tous trois quotidiennement et s'étaient souvent battus contre les enfants des faubourgs d'Ajaccio, les "borghiagani". Les coups qu'ils avaient échangés alors pendant ces bagarres de rue avaient

valu à chaque fois à Napoléone de sévères réprimandes de la part de sa mère, la sévère et hautaine signora Letizia.

Ange avait suivi son Empereur partout , il avait participé à sa glorieuse campagne d'Italie quand il n'était encore que le "Général Bonaparte", il l'avait ensuite suivi dans la fabuleuse aventure de la Campagne d'Egypte, il avait participé à l'exaltante veillée préluant le triomphe d'Austerlitz, il avait combattu à Iéna et à Friedland, il avait été impliqué dans l'affreuse boucherie d'Eylau, il avait été présent en Espagne aux côtés de Napoléon lorsque celui-ci était venu en aide à son frère le Roi Joseph embourbé dans la meurtrière guérilla ibérique, et était également à ses côtés quand Il avait vaincu à Somosierra, bataille fameuse au cours de laquelle le général Bessières avait déclaré " Qu'impossible n'était pas français !"

Et maintenant il était encore là ce 8 novembre 1812 à deux jours de marche de Smolensk, ayant, à la suite de l'Empereur, un mois auparavant, évacué Moscou encore partiellement en flammes et faisant route vers la Pologne au milieu de ce qui restait de la gigantesque Armée des Vingt Nations de 600.000 hommes à la tête de laquelle Napoléon était entré en Russie il y de cela tout juste cinq mois...

Le 28 octobre ils étaient passé à nouveau par Borodino encore jonchés des cadavres des soldats tombés ici même, le 7 septembre lors du trajet aller, bataille qui devait, on l'avait cru à l'époque, mener vers Moscou et la victoire. On savait maintenant que cette titanesque empoignade, sans qu'elle n'ait été le moins du monde décisive avait coûté 20.000 morts aux français et 50.000 aux soldats du Tsar Alexandre.

Depuis trois jours le terrible hiver russe s'était abattu sur l'armée et les 100.000 soldats survivants accompagnés d'une incroyable cohorte de civils, hommes, femmes, enfants, de tous âges et de toutes conditions fuyant depuis Moscou les représailles des soldats et surtout des Cosaques lancés à leur poursuite, tentaient maintenant désespérément et dans un

incroyable désordre de faire trois choses à la fois : marcher, se nourrir et ne pas mourir de froid...

Une grande partie des milliers de chevaux restants, comme le sien, étaient déjà morts, soit de faim soit d'épuisement, soit dans des glissades fatales car l'on avait omis de les ferrer à glace.

Afin de tenter de compenser la grande détresse des soldats de son armée L'Empereur les avait autorisé à piller et même à emporter du butin sur le chemin du retour, ce qui avait eu pour conséquence fâcheuse, non seulement de freiner leur marche, mais aussi de privilégier le fruit de leur rapine à de la nourriture qui aurait pu le plus souvent leur sauver la vie.

Au milieu de cette file fantomatique s'étirant sur plusieurs dizaines de kilomètres, la Garde, elle, conservait comme à l'habitude tenue et discipline et l'entraide régnait toujours malgré le calvaire que tous enduraient. Bien que le désespoir se soit répandu maintenant à peu près partout, la plupart des grognards pensaient que l'Empereur trouverait bien, comme d'habitude, la solution aux malheurs de ses soldats...

Certain trouvaient même encore la force de plaisanter et déclaraient en riant que l'Empereur avait pris l'habitude de "gagner ses guerres avec leurs jambes !"...

Hypnotisé comme tous ses camarades par le momentané réconfort des flammes, mâchonnant énergiquement l'embout de sa pipe à défaut d'autre nourriture, Ange, pelotonné contre ses compagnons, vit tout à coup venir vers lui Roustam Raza, le Mameluk de L'Empereur qui le suivait comme son ombre depuis la Campagne d'Egypte.

L'Empereur voulait parler à Ange...

CHAPITRE 1

La découverte

-1-
Vladas

Vilnius, le lundi 22 octobre 2001.

Vladas Kazlauskas avait été il y a quatre mois désigné pour faire partie de l'équipe de jour chargée de travailler sur un chantier dont il ne savait à l'époque encore rien.

Parti de la Gare Centrale, tassé avec ses camarades dans le bus non chauffé de la Cie, après avoir traversé la Neris, ils étaient tous arrivés au bout d'une demi heure, dans l'angoissant quartier nord de Vilnius de Siaures Miestelis.

Cette zone rendue inaccessible à la population depuis le XIX^e siècle, servait de terrain militaire et fût successivement occupée par l'armée tsariste, par les troupes nazies puis enfin par l'Armée Rouge, comme caserne d'un régiment de blindés.

Vladas avait été déposé avec ses collègues de travail dès 7 heures trente au bord de la route faiblement éclairée. De l'autre côté de la chaussée on pouvait distinguer les engins paisiblement alignés dans l'attente de leurs conducteurs. La mission de Vladas et des autres lui avait été alors précisée par Matas le chef de chantier : il s'agissait d'enfouir les lignes téléphoniques qui bordaient la route, et pour ce faire, de commencer par détruire les vieux baraquements insalubres datant de l'ère soviétique, désormais abandonnés, puis de se mettre à creuser.

Une fois les baraquements évacués, ce qui fut un jeu d'enfant, Vladas, aux manettes de son excavatrice Volvo, se mit donc à engager le creusement du profond boyau qui sera plus tard destiné à accueillir les kilomètres de câbles du futur réseau. Cette tranche de travaux devait durer quelque trois mois, plus peut-être. Généralement c'était plus...

Le travail était dur et fastidieux mais bien payé. Vladas avait toujours en tête qu'il devait solder le crédit sur 5 ans de la VW achetée d'occasion l'été dernier et qui faisait la fierté de sa femme.

Vladas qui travaillait maintenant à 8 mètres de profondeur continuait à déposer avec la régularité d'un métronome chaque pelletée dans une benne posée à son niveau et dont le contenu était tous les quart d'heures remonté au niveau zéro pour prendre place sur un des camions qui faisait la noria jusqu'à la décharge. Les déblais étaient composés d'un agglomérat de terre sèche et de pierres de toutes tailles, ainsi que d'une grande variété de détritrus rendant le travail plus délicat. On pouvait y faire des trouvailles, il y en avait à toutes les profondeurs et Vladas avait encore du mal à imaginer ce qui avait bien pu pousser les gens à abandonner en pleine campagne, et à des époques différentes, tant de témoignages de ce qui furent probablement des objets d'usage dont leurs propriétaires respectifs s'étaient sans doute servis des années durant.

Vladas aimait sa pelle mécanique, l'engin était devenu comme un prolongement naturel de son bras. Il sentait immédiatement au simple contact du godet avec le sol si celui-ci avait rencontré un objet de quelque intérêt auquel on pouvait éviter la seconde mort du camion à gravats. Alors, il l'isolait et le déposait ensuite dans une benne spéciale qui emmenait deux fois par jour tous ces déchets vers un atelier de tri où l'on récupérait tout ce qui était recyclable.

Ce matin sa pelle isola un magma qui lui parût instantanément insolite. Il était constitué de nombreux débris de toutes formes et de toutes tailles qui avaient, vu de sa cabine, une apparence plâtreuse. Vladas demanda par téléphone un éclairage supplémentaire afin de mieux discerner l'intérieur de la tranchée, déposa la pelletée suspecte sur le remblai du chantier, et après l'avoir rapidement inspectée, stoppa sa machine et appela Matas.

Matas Horowitz était une espèce de géant de 47 ans sec, nerveux et autoritaire. Tout le monde sur le chantier savait qu'avec lui il valait mieux filer doux et ne pas tirer au flanc.

Matas était juif. Il faisait partie d'une communauté totalement décimée pendant la deuxième guerre mondiale mais qui avait doucement commencé à se reconstituer depuis une dizaine d'années. Les quatre grands parents de Matas avaient disparu pendant le conflit : les parents de son père avaient été déportés en Sibérie en janvier 1941 pendant la période du Pacte Germano-Soviétique et n'étaient jamais revenus et ceux de sa mère avaient, eux, été assassinés dans la forêt de Paneriai à l'été 1941 lors de la Shoa par balles. Après l'invasion des allemands, ce sont ses deux grands oncles, d'abord parqués dans le ghetto de Vilnius et obligés de travailler pour l'industrie militaire allemande qui finirent par être envoyés en juin 1943 à Auschwitz pour n'en plus revenir. Heureusement, les parents de Matas avaient réussi à éviter la mort en passant toute la guerre à combattre au sein de l'organisation de résistance des "Frères de la Forêt" regroupant les partisans des 3 pays baltes. Ils s'étaient connus, appréciés puis aimés en luttant sans relâche tout d'abord contre les soviétiques, puis contre les allemands, avec un égal acharnement.

Après la guerre, ils avaient d'un commun accord résisté à la tentation d'émigrer, décidé de se marier et d'avoir un enfant, mais quand Mattatias était né ils avaient tout de même préféré changer son prénom en Matas qui faisait moins juif, car, en 1954, les souvenirs de ce qu'avait enduré leur parents seulement parce qu'ils étaient nés juifs était encore brûlant. On ne savait jamais ce que pouvait réserver l'avenir !

Ensuite, ils étaient devenus tous deux fonctionnaires du Parti ce qui leur avait assuré une vie paisible, modeste et sans grands tracas.

Ils étaient désormais enterrés au cimetière juif de Piramont.

Matas lui, d'esprit vif et intelligent, mais dès sa jeunesse, déjà trop indépendant était très vite devenu réfractaire au carcan imposé dans sa vie de tous les jours par le « Parti ». Il avait donc, à 15 ans, été orienté vers une filière « technique » afin qu'il devienne plus tard ouvrier spécialisé. Il avait ensuite, vu sa forte corpulence, été dirigé vers les travaux publics et avait très vite intégré l'entreprise dans laquelle il travaillait toujours aujourd'hui.

Son intelligence des situations et son activisme pendant la période de déclin de l'Union Soviétique, ayant participé à toutes les manifestations dans les années de la « Révolution Chantante » et ce, jusqu'au retrait des troupes russes en Août 1999, l'avait grandement valorisé aux yeux de ses collègues et de ses chefs, si bien qu'il était depuis maintenant 6 ans Chef de chantier.

Matas militait désormais pour l'accélération des pourparlers engagés pour l'adhésion de son pays à l'Union Européenne. Malgré cette perspective, il ne se faisait plus aucune illusion sur la capacité des sociétés humaines à s'assagir au cours des âges...

Matas avait été marié pendant 24 ans avec Julija qui travaillait à la bibliothèque de leur quartier et qui lui avait donné deux grands fils qui avaient émigré en Suède il y a deux ans. Matas et Julija s'étaient cependant séparés peu avant le départ des enfants. Matas vivait donc désormais seul et ayant conclu qu'il avait épuisé toutes les joies de la vie en couple, il ne fréquentait plus que les prostituées et entre toutes celles qui lui étaient offertes, il préférait Magda, l'Ukrainienne.

Au delà de son travail qu'il effectuait consciencieusement mais pour lequel il ne mettait plus aucun zèle, la seule chose qu'il désirait encore de toutes ses forces était de pouvoir s'offrir au moment de sa retraite quelques voyages autour du monde car il n'avait quasiment jamais quitté la Lituanie. Il collectionnait dans ce but les revues touristiques et piquait chaque saison tous les catalogues des agences de voyage. Seul problème : Matas n'avait jamais réussi à mettre un sou de côté et maintenant qu'il était seul, tout son argent passait dans les relations

tarifées et plus encore dans le jeu. Matas était en effet depuis des années un habitué de l'Aladinas Casino, boulevard Gediminas, cette addiction ayant d'ailleurs été la cause principale de sa rupture avec Julija.

Matas se dirigea vers Vladas pour voir ce qui se passait et s'approcha d'un pas rapide vers le talus où celui-ci avait déposé les débris suspects. Matas se pencha et ne mit pas longtemps à comprendre qu'il s'agissait de débris de squelettes humains. Il y avait là un crâne presque complet, un bassin et un mélange indéterminé d'autres ossements.

Il entreprit de descendre instantanément dans la tranchée, là où Vladas avait creusé et s'aperçut que beaucoup d'autres morceaux de squelettes affleuraient du sol. On aurait dit que Vladas avait mis à jour en creusant un gisement d'os !

Il donna les instructions nécessaires pour arrêter les travaux, demanda à Vladas et à ses coéquipiers de couvrir la zone en question avec des bâches, puis renvoya tout le monde au dépôt par le moyen des bus du chantier qui stationnaient là toute la journée et, en dernier lieu, téléphona à Dailis Berzins, son Directeur, pour l'informer.

-3-
Jonas

Jonas Kandzevaukas était depuis 7 ans commissaire principal de Vilnius et ce lundi matin 22 octobre il s'était réveillé de fort méchante humeur. Toute la semaine dernière il avait dû être le cicérone d'un groupe de 20 policiers des 3 pays baltes venus participer à Vilnius à un séminaire de coordination sur la détection et la maîtrise des groupes de hooligans et donc assister à des exposés puis participer à des échanges dont étaient chargés 2 officiers de polices de l'union européenne : un anglais et un hollandais. Depuis que les pays de l'est étaient sortis du giron soviétique, les effets induits du sport professionnel avaient, comme partout ailleurs gangréné le milieu sportif et plus particulièrement le football. La médiatisation mondiale de

vedettes de certaines grandes équipes conséquence de la fortune indécente de certains clubs d'Europe de l'ouest avaient attiré une frange de jeunes désœuvrés très agressifs ne cherchant qu'à en découdre avec le club "d'en face" et entraînant dans son sillage les jours de match importants, toutes sortes de désordres, violences et dégradations.

Samedi soir la journée s'était achevée à plus d'heure dans une boîte bien connue du quartier de Snipiskès. Ils étaient tous rentrés à leur hôtel gravement imbibés de vodka locale et de kvas, et hier il avait dû ramener tout son troupeau à l'aéroport d'Oro Uostas et y attendre que le dernier du groupe ait passé l'enregistrement pour repartir chez lui. Il était alors 9 heures du soir.

Après s'être péniblement extirpé du lit à 7 heures 15, il se dirigea mécaniquement vers la cuisine pour verser ses croquettes à Kasha, son labrador. Ils étaient tous les deux seuls dans la maison. Bien que venant juste de fêter ses quarante ans, Jonas n'était pas marié. Jonas était pourtant ce que les femmes appellent communément un beau mec : 1 mètre 82 , belle carrure, cheveux blonds ondulés mais coupés courts, grand front, yeux bleus acier, démarche souple mais résolue. Il collectionnait les aventures mais n'avait toujours pas trouvé celle dont il pensait qu'il ne se lasserait pas au bout de quelques semaines ! Jonas, en ce moment, ne partageait donc au quotidien sa vie qu'avec Kasha...

Après s'être douché, habillé, avoir rapidement avalé son petit déjeuner composé comme d'habitude de pain fromage et charcuterie accompagné de thé très chaud, Jonas enfila sa doudoune Adidas, siffla Kasha, sortit de sa maison et, à exactement 8 heures, comme chaque jour, fit faire sa promenade matinale à Kasha : un petit circuit en boucle dans le parc tout proche. De retour devant chez lui, il fit monter Kasha à l'arrière de sa Skoda de fonction garée contre le trottoir d'en face, s'assit au volant et démarra vers le Central.

Le temps était couvert, mais heureusement il ne pleuvait pas. Jonas aimait bien le froid, mais ne supportait pas la pluie. Jonas avait choisi d'habiter le quartier de Zverynas qui

possédait le double avantage de se situer au bord du Vingio parc où il pouvait facilement promener Kasha et d'être à seulement 10 minutes en voiture de la rue H. Manto où se situait le Commissariat Central. Jonas gara sa voiture à la place qui lui était réservée dans le parking souterrain, siffla Kasha qui sauta hors de la voiture et se laissa tranquillement mettre en laisse, prit l'ascenseur de service et monta directement au 3ème étage où se situait son bureau.

Son adjoint Andrius l'accueillit avec le sourire contrit du lundi matin car, travaillant aux côtés de Jonas depuis bientôt 5 ans, il vit au premier coup d'œil qu'aujourd'hui, il serait risqué de contrarier le "Patron" avant l'heure du déjeuner, pour le moins.

Pendant la semaine du séminaire tous les dossiers en cours étaient restés en souffrance et Jonas détestait se laisser déborder. Le plus urgent serait tout de même de se mettre d'arrache-pied à l'enquête sur le "tireur casqué" qui, une fois par semaine, armé d'un pistolet, tuait un chien au hasard dans la rue puis se sauvait ensuite immédiatement en moto. Tout ce que l'on savait c'était la marque de la moto : une Triumph Tiger, mais des Tiger dont les différents modèles sont commercialisés depuis 1945, il y en avait des centaines en circulation à Vilnius...et encore rien ne dit que ce maniaque ne venait pas d'ailleurs !

Il appela Andrius et lui demanda d'organiser une réunion avec les autres membres de l'équipe à 14 heures pour effectuer un tour d'horizon général sur cette affaire et gérer les priorités des autres dossiers en cours.

Peu avant midi, Andrius pénétra dans son bureau pour lui annoncer qu'il venait de recevoir un coup de téléphone d'un certain Dailis Berzins, un letton, Directeur d'une grosse entreprise de terrassement à propos de la découverte ce matin par ses ouvriers d'ossements possiblement humains à 8 mètres sous terre au cours d'un chantier de travaux publics dans le quartier de Siaurès Miestelis. Il demandait que l'on passe d'urgence pour les examiner car il avait pris sur lui d'arrêter les creusements et son chef de chantier avait renvoyé tous les ouvriers chez

eux, ce qui ne pouvait pas durer. Jonas jura : Il ne manquait plus que ça, qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ?

Une heure plus tard Jonas et Andrius avaient tout d'abord été accueillis sur le chantier par Dailis Berzins flanqué de Matas avant qu'ils ne les conduisent vers une fourgonnette où les quelques débris d'ossements avaient été déposés. Jonas n'eût pas grand mal à confirmer le sentiment initial de Matas et de son Directeur: il s'agissait bien d'ossements humains et compte tenu de la profondeur à laquelle ils avaient été extraits il ne pouvait s'agir que de restes humains liés à une tragédie déjà très ancienne.

Jonas signifia à Dailis Berzins la fermeture administrative de celui-ci pour une durée indéterminée et demanda à Andrius qu'il se mette en rapport avec le procureur pour qu'il fasse, auprès du Maire, officialiser cette décision par un arrêté municipal. Il téléphona ensuite à la Centrale pour qu'on lui communique les coordonnées d'un expert afin de pouvoir l'aider à dater ces ossements et tenter le cas échéant de les "faire parler" !

Dix minutes après il s'entretenait sur son portable avec Tadas Kalanta.

-4-
Tadas

Tadas Kalanta était le bras droit du célèbre Professeur Rimantas Jankauskas titulaire depuis 1982 de la chaire d'anatomie et d'anthropologie à l'université de médecine de Vilnius.

Tadas était un jeune professeur de 35 ans qui était déjà enseignant à l'université et qui adorait, en dehors de son travail de médecin, participer à des fouilles sur des sites archéologiques.

Tadas revenait d'ailleurs de France où, pendant ses congés, il avait travaillé sur d'étranges menhirs datant du néolithique sur le site de Filitosa en Corse du Sud. Depuis leur découverte en 1946 ces groupes de statues n'avaient cessé d'intriguer toute la communauté scientifique.

C'est Tadas qui avait reçu en tout début d'après midi le coup de téléphone de Jonas Kandzeaukas, chef de la police de Vilnius, appel qui l'avait bien entendu intrigué. Il avait dès son cours terminé, évité les discussions rituelles avec les élèves, pris sa voiture et s'était dirigé vers le lieu où le policier lui avait donné rendez-vous. Il connaissait ce quartier, assez proche de l'Université, pollué pendant des décennies par les baraquements de l'armée rouge affichant alors sans vergogne la domination de la Russie Soviétique sur le peuple Lituanien depuis la fin de la deuxième guerre mondiale.

La nuit était déjà tombée quand Tadas arriva devant le chantier.. Il gara sa voiture sur le bas côté parallèlement aux engins tous parfaitement alignés et se dirigea vers les deux hommes proches du remblai surplombant la route qui semblaient l'attendre et qu'il supposa être deux policiers.

— Bonjour Professeur, dit l'un des deux hommes en serrant énergiquement la main de Tadas, désolé de vous avoir fait déranger, je m'appelle Jonas Kandzeaukas et je vous présente mon adjoint Andrius qui m'assistera cet après-midi. Comme je vous l'ai expliqué brièvement au téléphone ce matin, les équipes de creusement de ce chantier ont découvert à l'aplomb de l'endroit où nous nous trouvons, des restes de ce que l'on suppose être des ossements humains à priori très anciens compte tenu de la profondeur de leur localisation. J'aurai donc, avant d'ouvrir une enquête, besoin de votre expertise et j'espère également que vous pourrez nous aider à y voir plus clair.

Jonas entraîna le Professeur vers une fourgonnette où les restes d'ossements trouvés par Vladas avaient été déposés et attendit avec curiosité le verdict du jeune Professeur. Après un bref examen à la lueur de la lampe torche du policier, la conviction de Tadas était faite, il s'agissait bien d'ossements humains et aucun cimetière n'étant situé à proximité, la présence de ces squelettes n'avait rien de naturel.

décision de suspendre le chantier dans l'attente de fouilles plus approfondies dont il se portait fort d'obtenir rapidement les autorisations auprès de Rimantas Jankauskas qui avait le bras long.

-5-
Matas

Ce soir là, Matas n'avait pu avaler quoi que ce soit, il était bouleversé. Il avait tant de fois imaginé depuis ses années de jeunesse les horribles méandres du chemin ayant abouti à l'atroce destinée de sa famille que la vue de ce qu'il savait être des restes humains lui intimait l'obligation d'en savoir plus. Étaient-ce justement des squelettes de juifs assassinés par les SS ...ou bien par ses compatriotes, car chacun savait maintenant qu'au début de l'invasion allemande un fort contingent d'habitants de Vilnius ainsi que les membres de la Saugumas, la police sécuritaire lituanienne contrôlée par les nazis, avaient participé activement aux massacres des juifs ? Ou alors étaient-ce les témoins silencieux des tueries perpétrées par l'armée ou la police secrète de l'Union Soviétique tant avant qu'après l'invasion des nazis ?

N'y tenant plus, il prit sa voiture, une grosse lampe torche et fonça vers le chantier. Aucune mesure de sécurité n'étant encore prise, quand il arriva, le chantier était totalement désert.

A l'aide de sa lampe il retrouva le sillon de creusement de Vladas et descendit les 8 mètres de dénivelés en empruntant le petit escalier métallique disposé le long de la tranchée.

Il se trouvait maintenant devant le "gisement d'os".

A la lueur de sa torche il découvrit alors un spectacle extraordinaire : au flanc de la tranchée, sur toute la largeur de celle-ci et sur une hauteur de 2 mètres on devinait partout des affleurements d'os, une sorte de "mikado macabre" qui le tétanisait. Matas frissonna, s'assit par terre et fasciné, fit parcourir au faisceau de sa torche des allées et venues sur toute la paroi. Pour la première fois depuis des années, bien qu'il ne fût plus croyant, il ressentit

fortement l'envie de prier et, sans Kippa ni habits rituels, il se prit soudain à psalmodier des extraits du Kaddish qu'il avait tant de fois entendu réciter dans sa jeunesse et dont les paroles lui revinrent aux lèvres sans même qu'il n'ait eu à solliciter sa mémoire.

Pendant une durée indéterminée il fût transporté ailleurs, loin dans le temps et pleura sur sa famille bien entendu, mais également sur les millions de morts sans sépulture, générés par la sauvagerie humaine de cet abominable XXème siècle.

Lorsqu'il reprit ses esprits et qu'il se releva pour repartir, Matas distingua dans le halo de sa torche un petit bout de métal foncé, comme «cimenté» sur ce qui lui sembla être un reste d'omoplate. Il sortit alors de sa poche le couteau dont il ne se séparait jamais et, avec précaution, commença à extraire de sa gangue osseuse et terreuse l'objet métallique.

Cinq minutes plus tard, Matas tenait au creux de sa main une petite boîte en métal totalement cabossée mais qui avait dû être épargnée d'un écrasement total il y a bien des années par un corps qui avait dû faire office de protection.

Il remonta le petit escalier, retourna à sa voiture, s'assit, alluma le plafonnier et tenta, toujours à l'aide de son couteau, de dégager le plus délicatement possible et petit à petit les rebords de ce qui paraissait être un couvercle et qui étaient comme scellés par le temps. Au bout de quelques minutes l'objet finit par s'ouvrir en deux et Matas aperçut, encastré dans la partie basse, un morceau de papier qui avait, après toutes ces années passées sous la terre, la consistance du carton, mais qui devait être à l'origine un genre de papier huilé dont la fonction avait dû être de servir de protection à des plis ou billets qui auraient à parcourir de longues distances et donc également d'aider à résister à toutes sortes de conditions climatiques. Matas le déplia avec difficulté et découvrit dans son intérieur deux bouts de parchemins encore collés à leur enveloppe de papier et sur lesquels quelque chose d'écrit était encore perceptible. Fortement intrigué, il rangea délicatement sa découverte dans une pochette et décida de rentrer chez lui sans délai.

Une fois dans son appartement, il alluma la lumière de la cuisine en grand, posa la pochette sur la table, décolla soigneusement de leur enveloppe les deux parchemins qu'il disposa bien à plat devant ses yeux et tenta de voir s'il serait à même d'en tirer quelque chose d'intelligible. Ce qu'il arriva à déchiffrer au bout de quelques minutes, et qui n'était visiblement pas en écriture cyrillique, lui sembla tellement stupéfiant qu'il alla dans sa chambre chercher, pour confirmation, une loupe qu'il savait être là depuis des années.

Revenu dans la cuisine, la lecture des signes qui étaient tracés sur ces deux papiers surgis du fond des abîmes et qui se détachaient sous le verre de sa loupe devait bouleverser sa vie...

CHAPITRE 2

Huit jours avant la fin...

Ile de Sainte-Hélène, le vendredi 27 avril 1821,

A Longwood, grelottant de fièvre, couché sur le petit lit de camp disposé dans un coin de cette chambre qu'il avait tant de fois arpentée, l'Empereur se remémorait pour la millième fois les étapes de sa grandeur passée qui l'avaient fait aux yeux de ses contemporains, l'égal d'Hannibal, de César ou d'Alexandre le Grand.

C'était la fin du voyage, cela faisait bientôt six ans qu'il croupissait sur cette île où le vent, le froid, l'humidité, la chaleur moite mais surtout l'ennui avaient littéralement dissous depuis longtemps son corps et maintenant, il le sentait, son esprit. Telle était la conséquence de l'ignominieuse trahison de la nation anglaise de qui il avait sollicité l'asile politique depuis la rade d'Aix, et qui au dernier moment lui avait brutalement signifié le verdict de son lointain exil.

Napoléon savait que maintenant sa fin était proche. Les signes ne trompaient pas : il ne pouvait plus marcher, il souffrait le martyr de son ventre, du côté droit surtout mais également de son estomac, il vomissait en permanence une bile de plus en plus foncée, et n'avait plus aucune force physique. Depuis hier, il ne quittait plus son lit.

Il avait depuis longtemps pris son parti de sa disparition prochaine mais il n'en avait cure étant intimement persuadé qu'il demeurerait plus vivant que jamais après sa mort et que son souvenir ne cesserait de hanter les familles régnantes d'Europe, celles précisément qui lui avaient constamment fait la guerre et l'avaient obstinément empêché de mener à bien son projet visionnaire de "Grande Europe"!

Il avait, depuis qu'il était exilé sur cette île perdue de l'Atlantique sud, la "isla maladetta" comme il la nommait en langage corse, parfaitement organisé son passage à la postérité. On lui avait pourtant, par deux ou trois fois, entretenu de projets d'évasions vers les États-Unis, financés et organisés par quelques uns de ses partisans désormais émigrés au Nouveau Monde, mais il avait toujours refusé préférant pour sa Gloire endosser la cause du martyr plutôt que celle d'un Napoléon finissant sa vie en *gentleman farmer*. Il avait d'ailleurs rétorqué un jour au Grand Maréchal du Palais Bertrand qui lui avait présenté un de ces projets et qu'il avait repoussé d'un revers de manche, que "si le Christ n'était pas mort sur la Croix il ne serait pas Dieu !"

Juste avant de partir pour son exil, lorsqu'il était encore en France en rade de l'île d'Aix, il avait soigneusement choisi ses compagnons d'infortune pour leur indéfectible fidélité bien sur, mais surtout parce qu'il les sentait capable de restituer et d'exalter après sa mort toutes les dimensions de son œuvre. Devant ces témoins éclairés, il ne se justifierait certes pas, mais il expliquerait et il démontrerait comment et par quels détours inouïs du destin, lui, Napoléone Buonaparte, le petit Corse qui savait à peine parler français à l'âge de 9 ans lorsqu'il débarqua sur le continent flanqué de son frère aîné Joseph pour atterrir au collège d'Autun, comment, Lui, qui après avoir vaincu et subjugué pendant 15 ans l'Europe entière, avait au bout du compte finalement restitué à ses sujets une France plus petite que celle qu'il avait trouvé lorsqu'il fût désigné 1^{er} Consul le 22 Frimaire an VIII.

A Sainte-Hélène, il faudrait bien que les mots prennent le relais de l'œuvre inopportunément interrompue. Sa santé étant alors excellente il savait pouvoir disposer de plusieurs années pour en parachever l'explication. Il avait donc, devant ces mêmes témoins choisis et tout au long de ces six dernières années parlé, exposé, raconté, justifié, démontré, rabâché l'épopée de l'Empereur...

Il avait tout passé en revue, absolument tout : ses victoires et ses défaites : Marengo, Austerlitz, Friedland, Wagram, la charge des 80 escadrons d'Eylau où les 10.000 cavaliers de Murat avaient fait trembler la terre, la Campagne de France, si désespérée, et peut-être la plus belle, mais aussi la terrible saignée de la retraite de Russie où presque toute son armée fut détruite par le froid et dont les survivants en déroute furent pourchassés par les impitoyables Cosaques, et surtout Waterloo qu'il avait revécu mille et mille fois et dont il n'arrivait toujours pas à concevoir aujourd'hui qu'il ait pu y être défait...

Il avait reformulé ses idées sur l'organisation de la Nation dans toutes leurs dimensions, juridiques, financières, familiales, religieuses et politiques. Il avait revécu toutes les grands moments de l'immense travail qu'il avait accompli lorsqu'il était 1^{er} Consul : la création du Code Civil, du Conseil d'Etat et de la Légion d'honneur, le développement de l'industrie, la signature du Concordat, et surtout la réconciliation entre les Français après les excès de la révolution....

Il s'était remémoré l'Empire, ses conquêtes et ses fastes, il s'était rappelé Tilsit et l'entente avec le Tsar Alexandre qu'il avait crue forgée à jamais dans l'airain lui permettant de verrouiller son Blocus Continental et de contraindre ainsi l'Angleterre à mettre un genou à terre.

Il avait à nouveau présidé au congrès d'Erfurt les dîners, les bals et les spectacles où toutes les têtes couronnées d'Europe s'étaient pressées, non sans arrières pensées bien sur, pour lui faire publique allégeance.

Il avait à nouveau ressenti les douceurs et l'orgueil de son mariage avec Marie Louise, devenant ainsi le neveu par alliance de Louis XVI, il avait célébré la joyeuse naissance du Roi de Rome et entendu à nouveau les 101 coups de canon qui avaient déclenché la liesse des parisiens et les messes d'action de grâce.

Il avait sereinement reformulé ses jugements sur tous ses anciens ministres et particulièrement sur trois d'entre eux : Talleyrand le traître génial, " de la merde dans un bas de soie", qu'il n'avait cessé d'admirer pour son intelligence et son entregent et qui avait gardé son trône du côté des modérés et des royalistes, Fouché l'insaisissable qui l'avait également trahi après Waterloo et qui l'avait gardé, lui, du côté des jacobins, Cambacérés l'indispensable qui avait toujours assuré pour lui le contrôle des rouages de l'Etat lorsqu'il était retenu par ses glorieuses campagnes.

Il avait fait revivre la gloire de ses Maréchaux, pleuré sur la mort au combat de Desaix à Marengo et de Lannes à Essling, il avait été à nouveau révolté par la trahison de ceux qu'il avait élevé et qui l'avaient renié quand le vent avait tourné : Bernadotte, Murat et surtout Marmont dont la trahison avait porté le coup fatal rendant inéluctable la 1ère abdication.

Il avait à nouveau justifié l'exécution du Duc d'Enghien, il avait été ému aux larmes en repensant aux adieux de Fontainebleau et avait longuement frissonné en évoquant le dernier baiser au drapeau de sa vieille Garde. Il avait revécu comme dans un rêve l'incroyable épopée du vol de l'Aigle après son bref exil sur l'île d'Elbe, son éphémère complicité avec Benjamin Constant pendant les 100 jours et le naufrage de sa tentative "d'Empire libéral".

Il s'était souvenu avec douceur de sa chère Joséphine, du jour où, à Notre Dame il lui avait lui-même déposé sur la tête la couronne d'Impératrice, il s'était revu ceindre, à Milan la couronne de fer millénaire des rois Lombards comme Charlemagne, il s'était transporté avec émotion à Ajaccio où il avait revécu les bonheurs de son enfance en Corse, la "casa" familiale de la rue Malerba, le petit domaine de Milelli, les heures passées à méditer dans la grotte du Casone.

Il s'était remémoré toutes les joies et les difficultés que lui avaient procuré son encombrante famille et il avait également fait revivre ce jour du 21 juillet 1798, où, flanqué de

ses fidèles soldats ébahis, il avait été observé par 40 siècles d'Histoire du haut des Pyramides d'Egypte..!

"Quel roman que ma vie !" avait-il confié un jour en souriant au Comte de Las Cases, comme s'il s'en étonnait lui même.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à mourir, et il savait pouvoir le faire en paix car les quatre hommes qu'il avait choisi pour assurer sa gloire posthume et qu'il avait surnommé ses quatre "évangélistes", ne lui feraient pas défaut : tout d'abord le Comte de Las Cases à qui il avait confié les récits des campagnes d'Italie et celles du Consulat, Las Cases qui avait mis longtemps à adopter sa cause et qu'il connaissait d'ailleurs assez peu à leur arrivée à Sainte-Hélène mais qui s'était montré ensuite le plus fidèle, le plus attentif et le plus stimulant pour lui faire dire tout ce qu'il avait sur le cœur, Las Cases qui lui avait répondu alors qu'il s'effrayait de ce qu'il pourrait bien y avoir d'utile à faire sur cette île perdue : "Sire, nous vivrons du passé", Las Cases qui avait soigneusement tout pris en note, notes qu'ils avaient consciencieusement relues et corrigées ensemble, Las Cases qui, malheureusement, avait été expulsé de l'île par son affreux geôlier, sir Hudson Lowe, pour un motif fallacieux il y a déjà 4 ans de cela dans le seul but de le priver de sa compagnie. L'Empereur ne s'était d'ailleurs vraiment jamais remis de cette séparation. De ce jour, la tristesse, l'ennui et la mélancolie prirent chez lui le dessus sur sa volonté de résister, mais il avait la certitude intime que tout ce qu'il lui avait confié serait soigneusement conservé, restitué et participerait plus tard à sa Gloire posthume.

Il y avait ensuite le Grand Maréchal du Palais Bertrand à qui il avait raconté la campagne d'Egypte, qui était venu "en famille" et grâce à qui il avait été gardé et protégé comme s'il avait encore régné aux Tuileries. Bertrand qui l'avait également aidé à faire respecter à Longwood la "discipline Impériale" et avait fait en sorte de maintenir dans ce lieu perdu un fantôme d'étiquette royale. Grâce à lui, Il avait pu continuer à "faire l'Empereur" !

Lui aussi avait pris en dictée une grande partie de la geste Napoléonienne et, le connaissant bien, il lui faisait confiance pour, le moment venu, se pousser du col tout en mettant en avant sa collecte des Mémoires de Napoléon.

Le général Gourgaud était le troisième "évangéliste", il était appelé, lui, à transcrire les événements de 1814 et le séjour à l'Île d'Elbe. Gourgaud était un homme d'un caractère entier, volontiers emporté, prêt à se battre et pourquoi pas à tuer pour tout propos irrévérencieux à l'égard de son Empereur. Mais Gourgaud était également le seul à s'autoriser avec l'Empereur des attitudes de contestation, voire de résistance au prétexte de la force de ses sentiments pour Lui. Il aimait à rappeler qu'à Brienne, il lui avait fait un rempart de son corps au cours d'une reconnaissance et lui avait très probablement sauvé la vie. Napoléon lui avait cependant beaucoup parlé et, nul doute que, compte tenu de sa passion exclusive pour sa personne, la restitution de ses notes et souvenirs soient des plus purs et des plus fidèles. Mais, à la longue, il avait fini par se lasser d'un personnage qui se querellait à tout propos avec son entourage, qui indisposait tout le monde et finissait par rendre les diners et les causeries du soir difficilement supportables. Il s'arrangea donc pour lui faire quitter l'île au début de 1818.

Et puis il y avait enfin le Comte Charles-Tristan de Montholon à qui il avait confié ses mémoires des Campagnes de l'Empire, Montholon, qui, il le savait depuis le début n'avait à l'origine accepté de le suivre que par opportunisme, se trouvant au moment du départ à nouveau dans la plus grande gêne financière ayant toujours dépensé beaucoup, beaucoup trop, et sans l'indispensable mesure qui sied à un gentilhomme. Le besoin d'argent de Montholon était si grand que l'homme qui s'était joint à l'exil accompagné de son épouse Albine avait par la suite fermé les yeux sur l'aventure qu'elle eût avec Lui, il avait même affecté de croire que la petite Joséphine, probablement née de leurs étreintes était bel et bien sa fille. Mais le temps passant, Montholon avait parfaitement rempli sa mission tant et si bien qu'aujourd'hui c'était

lui et personne d'autre qu'Il avait demandé à ses côtés dans ses derniers jours de lucidité, jours pendant lesquels le Comte l'avait dévotement assisté dans la rédaction de son testament.

Maintenant il ne lui restait plus qu'une seule chose à régler avant de se préparer à la mort, une chose dont il n'avait encore jamais parlé à personne, une chose qui lui pesait depuis des années. Il fallait impérativement qu'il rassemble ses dernières facultés et qu'il trouve la force de la faire, maintenant.

Alors, Napoléon toujours allongé sur son lit fit un signe de la main à Louis Etienne de Saint-Denis, dit le Mameluk Ali, le fidèle serviteur qui se tenait debout à ses côtés et lui murmura dans un souffle d'aller tout de suite lui quérir le Comte de Montholon.

CHAPITRE 3 Le Corbillard

-1-
Solène

Château de la Malmaison, le mardi 23 octobre 2001,

Solène de la Roche était une jeune femme de 26 ans, piquante, intelligente et vive qui avait toujours su ce qu'elle voulait, et qui lorsqu'elle voulait quelque chose mettait tout en œuvre pour arriver à ses fins.

De taille moyenne, avec de beaux cheveux d'un blond vénitien, un petit nez légèrement impertinent, une bouche mutine dont le sourire découvrait de petites dents parfaitement alignées, elle avait plus de charme qu'elle n'était réellement jolie, mais l'étincelle qui brillait au fond de sa prunelle grise la rendait à peu près irrésistible à tout interlocuteur, et ce, quel que soit le sujet de la conversation engagée avec elle.

Élevée dans le château familial qu'elle adorait et dont une aile entière était en ruine faute de moyens pour l'entretenir, Solène s'était jurée qu'une fois adulte elle ferait tout son possible pour restaurer la propriété de ses ancêtres. Très naturellement donc, après des études littéraires, elle s'était orientée vers la licence en Préservation des Biens culturels de Paris 1, puis au bout de deux années, diplôme en poche, avait postulé toujours à Paris 1 pour un Master de Conservation/ Restauration des biens culturels, donnant accès à la carrière de Conservateur-Restaurateur des Musées de France.

Cinq années seulement plus tard, à 24 ans, Solène avait obtenu son parchemin haut la main et accueilli avec modestie les félicitations du jury. Son Professeur principal qui la poussait depuis le début de ses études lui proposa alors de poser sa candidature au Château-Musée de la Malmaison et de Bois Préau où un poste d'assistante allait se libérer.

Solène fut brillante, une semaine plus tard, lors de son entretien avec Monsieur Jacques Corville, le Conservateur du Musée, si bien que celui-ci lui proposa sans hésiter plus longtemps un contrat d'essai de 6 mois. A l'issue de celui-ci, Solène fût tout de suite titularisée au Musée. Elle était maintenant depuis presque deux ans complètement intégrée à l'équipe de restauration du Château.

Son travail la passionnait et comme l'activité de la Malmaison se développait dans de multiples directions, elle collaborait activement à la restauration des différents meubles de la collection permanente, voire de ceux prêtés pour une exposition qui se succédaient à raison de deux chaque année.

Début 2001, Monsieur Corville, que tout le monde appelait "Maitre Jacques", la convoqua dans son bureau pour lui annoncer que le Ministère en liaison avec son homologue anglais avait décidé de l'organisation pour le troisième trimestre 2003 d'une grande exposition sur "Napoléon à Sainte-Hélène" et qu'il avait avancé son nom pour être la Commissaire de l'exposition, ce qui avait été accepté. L'importance que le ministère voulait accorder à la future exposition était telle que l'on avait décidé en haut lieu de la proposer à La Malmaison et non au château de Bois Préau pourtant consacré plus particulièrement au souvenir "Hélénos". Solène était folle de joie, non seulement les fondamentaux de son travail la stimulaient depuis qu'elle avait été titularisée dans l'équipe du Château, mais de plus elle allait avoir de vraies responsabilités et une occasion spectaculaire de montrer ses capacités.

Solène se mit immédiatement à la tâche. Femme de son époque, elle commença par mettre des alertes sur son ordinateur en direction de plusieurs sites pointus spécialisés sur la période du 1er Empire, puis elle alla à la bibliothèque du château et y rafla tout ce qui avait été écrit sur la période de l'exil. Elle devint incollable sur le séjour de l'Empereur à Longwood, sur le comportement de celles et ceux qui avaient accepté de l'accompagner dans cette île perdue, sur les causes encore controversées de sa mort, sur le rôle du Gouverneur anglais Hudson

Lowe ainsi que sur ses relations exécrales avec son illustre prisonnier qu'il refusait de nommer autrement que par "Général Bonaparte", sur l'enterrement du Géant et bien plus tard, en 1840, sur le retour de ses cendres, en apothéose, aux Invalides.

Elle avait, bien évidemment, passé ses congés de Pâques en Corse au plus près du souvenir de l'Empereur. Elle avait trouvé à Porticcio petite commune balnéaire tout proche d'Ajaccio, un petit hôtel confortable avec vue sur les îles sanguinaires, et, entre deux séances de bronzage, elle en avait profité pour respirer l'air de Sa ville natale, y arpenter les rues dont la plus grande partie font référence au grand homme, visiter la maison de la rue Malerba où était Il était né, découvrir la ferme des Millelli, ainsi que le musée Joseph Fesch, créé par son oncle, le Cardinal et qui était en partie un musée dédié à Napoléon.

Désormais "tombée sous le charme", Solène était devenue en quelque sorte amoureuse de la destinée de l'Empereur...

De retour sur le Continent, elle avait commencé à classer consciencieusement tous les objets, meubles et tableaux qu'elle voulait voir figurer dans l'exposition et était maintenant constamment en rapport avec les conservateurs des autres musées dans le monde qui possédaient des œuvres de référence sur l'exil de l'Empereur, sans oublier celui de Cuba, le plus important d'Amérique, crée par le fameux Docteur Antommarchi, dernier médecin de Napoléon, celui là même qui avait réalisé son masque mortuaire et qui, des années après plus tard, était parti soigner les Cubains lors d'une épidémie de fièvre jaune et dont il était mort sur place du même mal. Solène essayait également d'obtenir, souvent avec difficultés, le prêt d'objets dont elle avait connaissance et qu'elle savait être détenus par des collectionneurs privés.

Des semaines de travail plus tard, ce mardi 23 octobre, après un déjeuner avalé à toute vitesse sur un coin de son bureau, elle décida d'aller respirer un peu dans le parc pour préparer au calme la conversation qu'elle devait avoir avec un richissime collectionneur américain à

qui elle espérait emprunter un rare portrait de l'Empereur peint à Sainte-Hélène par un voyageur de retour des Indes.

En déambulant à l'intérieur du domaine, elle se trouva passer devant les anciennes écuries transformées depuis des décennies en un Pavillon des voitures et y entra machinalement. C'était un lieu assez exigu où étaient remisées plutôt qu'exposées les calèches de l'Empereur et de Joséphine dont le fameux landau transformé en berline pour la campagne de Russie. Dans le fond du local, Solène aperçut une sorte de chariot de couleur sombre qu'elle n'avait jamais remarqué auparavant, en fait, un plateau de vilain bois assorti de 4 roues et qui détonnait par sa rusticité en ce lieu. Solène déchiffra le morceau d'étiquette qui reposait sur un petit lutrin devant le curieux engin et y lut "Corbillard de l'Empereur 1821"

Solène fût stupéfaite, elle avait la certitude que le corbillard de Napoléon était exposé aux Invalides. Elle rentra à son bureau à vive allure et se replongea dans la période des obsèques. A la fin de l'après midi elle avait compris que le "vrai" corbillard de Napoléon était celui de la Malmaison : le méchant chariot à roulette, l'autre, le "prestigieux", était celui des Invalides et avait uniquement transporté le corps de l'Empereur lors du retour des cendres en 1840.

La confusion provenait des manutentions organisées par le triste Sir Hudson Lowe....

-2-

Sir Hudson Lowe

Sir Hudson Lowe pensait, après la mort de Napoléon, revenir en Angleterre célèbre et félicité considérant s'être parfaitement acquitté de la tâche ingrate qui lui avait été confiée. Or rien ne se passa comme prévu. A son retour de Sainte-Hélène à l'automne 1821, il fut quasiment traité comme un paria par la bonne société et marginalisé par son propre gouvernement. Tous lui reprochèrent l'inhumanité avec laquelle il avait accompli sa mission.

En effet, les compagnons de l'Empereur qui étaient retournés en Europe comme Las Cases et Gourgaud, les voyageurs, les marins et tous ceux que Napoléon avait rencontré et à qui Il avait réussi à parler, avaient raconté ce qu'ils avaient constaté, et ils furent tous unanimes à dénoncer la maladroite rigueur avec laquelle Sir Hudson Lowe avait traité son illustre prisonnier.

Le gouvernement conservateur estima donc préférable de l'éloigner et l'expédia à Ceylan n'ayant de l'espoir d'obtenir le poste de gouverneur. Sa nomination tardant à venir et le romancier Walter Scott ayant fait paraître en 1827 une "Histoire de Napoléon Bonaparte" où son comportement était gravement critiqué, Hudson Lowe décida de rentrer en Angleterre en 1828 dans l'intention de se justifier publiquement. Sur le chemin du retour, il s'arrêta à Sainte-Hélène pour récupérer les souvenirs Napoléoniens qu'il avait acquis à Longwood dès la mort de l'Empereur et qu'il avait fait mettre à l'abri. Il eût alors l'idée de rapporter également le pauvre char funèbre qui avait servi à transporter le corps de Napoléon jusqu'à sa tombe en se proposant de l'offrir au premier ministre britannique dans l'espoir de rentrer en grâce. Mais à son retour, on fit comprendre à Hudson Lowe qu'il n'avait plus rien à espérer, pas plus de poste de gouverneur à Ceylan que dans quelque autre endroit de l'Empire. Il y retourna cependant dépité et y vécut quelques années avant de revenir en Angleterre et y mourir dans le dénuement et l'indifférence générale en 1844.

Le corbillard offert par Hudson Lowe à son gouvernement resta stocké à Londres à l'Arsenal de Woolwich jusqu'en 1858, date à laquelle la reine Victoria l'offrit à Napoléon III en gage de réconciliation.

Il fut ensuite d'abord exposé sous la galerie des Invalides puis depuis le début du XXème siècle, à la Malmaison...

Solène prit alors la décision de donner à cet étonnant corbillard qui avait transporté jusqu'à sa tombe insulaire le corps de l'homme d'état probablement le plus célèbre au Monde, une place de choix dans l'exposition dont on lui avait confié la charge. Au préalable, la remise en état du véhicule funèbre s'imposait. Tout naturellement, Solène décida de s'en occuper elle-même.

Elle demanda par téléphone qu'on lui dépêche deux manutentionnaires afin de transporter le corbillard jusqu'à l'atelier de restauration.

Au matin, Solène prit avec elle un grand cabas à l'intérieur duquel elle jeta nonchalamment la trousse contenant les outils nécessaires au travail à effectuer et partit en chantonnant en direction de l'atelier...

CHAPITRE 4 L'énigme

-1-
Matas

Vilnius, le mercredi 24 octobre 2001,

Matas n'en revenait toujours pas, il avait devant les yeux deux parchemins qui dataient, maintenant il en était certain, de presque deux siècles car sur l'un des deux documents on pouvait nettement deviner une signature qui, même si elle était incomplète, semblait bien être celle de l'Empereur Napoléon. En Lituanie, Napoléon était hautement considéré; tous les élèves apprenaient que celui-ci avait été le premier chef d'état à allumer en Pologne et en Lituanie, alors occupés par la Russie des Tsars, les premières flammes de la liberté.

Matas sortit de la cuisine et se dirigea vers la chambre de son plus jeune fils Dani qui avait fait des études d'architecture, afin de se mettre en quête d'une feuille de papier calque et d'un crayon gras qu'il dénicha rapidement dans un de ses tiroirs. Puis il retourna dans la cuisine, déposa le papier calque sur le 1er parchemin et se mit à transcrire en transparence à l'aide du crayon ce qu'il voyait d'inscrit en faisant bien attention de ne pas trop appuyer pour ne pas détériorer l'original. Au bout de quelques minutes, il sépara les deux papiers et observa son travail.

On pouvait y lire les suites de lettres suivantes :

*.orogob... .. 8 . ov...re ..12
Sa.. con.uit
L. se..... Ang. Bat.... d. 2 reg.....d. dra.... mpé..a.
e.t .. miss... p.. .Emp.....
Napo.éon*

Un morceau de cachet où l'on pouvait distinguer un Aigle était également incrusté sur le papier mais Matas n'avait pu le décalquer.

Le deuxième document, qu'il décalqua également était, lui, totalement mystérieux, il s'agissait à coup sûr d'un morceau de carte sur laquelle ne pouvait être distingué aujourd'hui qu'une vague forme allongée qui pouvait s'apparenter à une esquisse "d'hippocampe" à l'extrémité de laquelle figurait un emplacement marqué d'une croix désignée par une flèche, probablement pour marquer l'orientation.

Le sixième sens de Matas lui souffla que sa découverte était tout sauf anodine, il décida donc tout naturellement et sans beaucoup se consulter, de la garder pour l'instant pour lui et de tenter de "jouer au détective" !

Mais par où commencer ?

Bien sûr, tout d'abord essayer de décrypter ce texte...

Après avoir longuement réfléchi devant ces suites de lettres et vidé plusieurs verres de la vodka locale pour tenter de s'éclaircir les idées, il prit la décision de téléphoner à Magda.

-2-
Magda

Magda était une jeune et jolie prostituée Ukrainienne de 25 ans, grande et élancée, des cheveux blonds coupés très courts encadraient son visage, caractéristique des femmes slaves : menton assez fort mais de jolies pommettes saillantes surmontées de grands yeux en amande qui chez elle, étaient de couleur verte. Elle avait de plus, chose appréciable dans son métier une paire de petits seins ronds et fermes qui faisaient tourner la tête de tous ses clients.

Elle était fille unique et avait vécu toute sa jeunesse dans un quartier miteux de Kiev entre une mère ouvrière qui travaillait dans une usine textile dont les locaux étaient situés à 50 kms

de leur domicile et qu'elle ne voyait quasiment jamais et un père employé des postes qui était tous les jours saoul à partir de 6 heures du soir sauf le week-end où il ne dessaoulait pas de toute la journée. Magda avait donc passé toute sa malheureuse enfance tiraillée entre deux sentiments : la frustration due à l'absence de sa mère et la crainte que lui inspirait son père...

Ne dédaignant pas un petit revenu supplémentaire, ses parents lui avaient fait arrêter l'école à 14 ans pour lui faire intégrer une école dédiée à la formation d'apprentie coiffeuse, métier qu'elle avait ensuite exercé sans aucune vocation particulière jusqu'à ses 18 ans.

Devenue majeure, elle décida sans regret de quitter le foyer familial et de mener désormais sa vie comme elle l'entendait. Comme elle avait compris, depuis un certain temps déjà, au travers des regards que lui lançaient les garçons que son physique ne les laissait pas indifférents, elle avait, sans s'interroger plus longtemps, commencé à poser pour des photos de nus, puis très vite avait fait de la figuration dans de petits films coquins diffusés sur la toile, et, de fil en aiguille avait intégré un réseau de boîtes de nuit où elle faisait 4 fois par soirée un numéro de peep-show. Elle avait cependant refusé de tourner dans des films porno ayant peur des maladies sexuellement transmissibles, les acteurs en Ukraine ayant le plus souvent l'habitude de tourner sans capotes.

Il y a 4 ans, elle avait rencontré Boris, un voyou qui avait alors 26 ans et faisait partie d'une bande mafieuse spécialisée dans le trafic de drogue synthétique revendue principalement en Europe de l'Ouest. Boris qui l'avait séduite rapidement la battait bien de temps en temps, mais, quand il n'était pas violent, il pouvait être tendre et même parfois drôle...

Magda qui au début de leur liaison avait été attirée par la virilité de Boris, voyant en lui quelqu'un qui serait également capable de la protéger dans ce milieu de la nuit toujours dangereux pour une femme seule, avait fini par se persuader qu'elle était amoureuse de lui et faisait désormais maintenant à peu près tout ce qu'il lui demandait de faire.

C'est la raison pour laquelle elle était devenue sur la suggestion pressante de celui-ci, prostituée a Vilnius.

-3-
Boris

Boris était un enfant abandonné, il n'avait jamais vraiment connu ses parents. Des esprits mal intentionnés lui avaient un jour laissé entendre, que ses parents l'avaient, à l'âge de 3 mois, déposé sans un mot sur le palier d'une voisine et avaient disparu de la circulation. Des camarades d'école lui avaient raconté plus tard qu'ils avaient entendu dire par des adultes du village qu'ils avaient été envoyés au Goulag en Sibérie. En tous les cas, ils n'avaient plus jamais donné de leurs nouvelles...

Boris avait été élevé par un grand oncle qui vivait à la campagne et l'avait fait trimer dur à la ferme dès l'enfance. Il avait constamment faim et froid sauf l'été où il devait aider à faucher et à rentrer les blés sous une chaleur étouffante au beau milieu de cette plaine ukrainienne où la poussière envahissait tout.

Il n'avait pas souvenir jusqu'à ses 10 ans d'une nuit où il n'avait pas pleuré sur la paille qui lui servait de lit.

Il était allé à l'école du village, mais plutôt que d'écouter l'enseignement de ses maîtres, il ne faisait que se battre avec ses camarades de classe, et, le Parti, afin de tenter de le mater, l'avait enrôlé d'office à 12 ans dans un groupe de Pionniers spécialisé pour les cas difficiles. Mais rien n'y fit, Boris restait réfractaire à toute autorité et le jour de ses 15 ans, il se sauva après l'extinction des lumières du baraquement qu'il occupait depuis 3 ans, revint vers la ferme de son oncle et s'y cacha jusqu'au petit matin. Lorsque l'oncle sortit pour se débarbouiller au

puits, Boris attendit qu'il ait eu le dos tourné pour, sans un mot, l'assommer violemment à coups de pelle. Son oncle inconscient, il prépara ensuite un petit balluchon, prit un morceau de pain qui traînait sur la table dans l'entrée, empocha les quelques roubles qu'il savait être cachées dans un pot vide de cornichons placé tout en haut de l'armoire dans la cuisine et s'enfuit sans se retourner vers la ville.

Boris, malgré ses 15 ans était déjà robuste et très fort physiquement. C'était un grand garçon brun, avec un visage déjà marqué par tout ce qu'il avait enduré jusque là mais qui possédait paradoxalement des yeux très doux contrastant fortement avec tout le reste de son physique et la rudesse de son caractère. Il avait déjà un semblant de moustache et ceux qui le voyaient pour la première fois pouvaient presque le prendre pour un adulte.

Boris avait déjà compris qu'en ce qui le concernait, il n'y avait rien à attendre des hommes et que pour survivre il lui faudrait se battre... Il avait déjà pris conscience également qu'il n'avait peur de rien...

Dès son arrivée à Kiev, il vola le portefeuille d'une vieille dame, s'acheta quelques vêtements "de ville" et commença sa quête de survie. Il trouva rapidement dans les bas quartiers de la ville une bande de petits vauriens dans son genre qui vivaient de vols à la tire, mais surtout de trafic de cigarettes américaines.

Deux ans plus tard il était leur chef, trois ans plus tard, il était passé au trafic de contrefaçons de champagne et de whisky.

Appelé en 1989 à effectuer ses deux années de service militaire obligatoire au sein de l'Armée rouge et ayant pris goût au maniement des armes, il s'engagea ensuite comme mercenaire au service de la république serbe de Krajina qui, au sein de la Croatie devenue récemment indépendante, cherchait à faire sécession. Les combats atroces de cette guerre qui ravagea toutes les nationalités de cette ex-Yougoslavie pendant 5 années avaient également été constamment marqués par les pillages incessants des maisons abandonnées suite aux

bombardements et par les demandes de rançons des prisonniers capturés, le plus souvent sans aucun respect des lois de la guerre. Ce contexte quasi barbare permit à Boris de s'endurcir encore d'avantage, mais surtout de se constituer un joli pécule qu'il entendait bien investir, une fois rentré au pays, afin de le faire fructifier aux travers des activités pour lesquelles il avait déjà montré par le passé quelques facilités.

A la fin de cette guerre, Boris n'était plus qu'une boule de haine désormais incapable d'une quelconque compassion.

Quand il fût de retour à Kiev, il avait 25 ans, l'URSS avait éclaté et l'Ukraine était devenue indépendante depuis 3 ans. Il s'aperçut vite que ce changement pouvait devenir pour lui une aubaine. L'Empire Russe s'était effondré comme un château de cartes à une vitesse qui avait stupéfié le monde entier, un siècle de contraintes permanentes pour chaque citoyen de chacune des différentes républiques avait laissé place à une soif de liberté qui semblait n'avoir plus aucune borne : désormais l'individu était roi et le modèle à suivre était devenu en un clin d'œil celui de l'Occident, jadis honni.

Dans ce nouveau contexte, Boris ne fût plus tendu que vers un seul but : faire de l'argent le plus vite possible, et ce, quels que soient les moyens employés. Boris, était donc très vite passé aux choses sérieuses et opérait maintenant dans le trafic de drogue synthétique qui lui rapportait gros. Il avait pu, grâce à l'argent ramené de Croatie se constituer un stock de départ suffisant et était devenu en seulement deux années un acteur clé des quartiers louches de Kiev. La prostitution de jeunes femmes, surtout étrangères, constituait désormais une de ses nombreuses activités. Il les "fidélisait" assez facilement car, par un contraste étonnant de son caractère il pouvait, au moment opportun, au contact des femmes qu'il souhaitait enrôler dans son business, s'adoucir et être même capable de gestes tendres...

Magda était l'une d'entre elles...

Il avait connu Magda il y a quatre ans dans un peep-show de la rue Mechnykova et l'avait ensuite invitée après son numéro à prendre un verre. Normalement la Direction de ces boîtes refusait que les danseuses couchent avec leurs clients, mais Boris lui avait esquissé son sourire animal et ils avaient couché ensemble dès le premier soir. Boris était revenu souvent et, à chaque fois, ils finissaient au lit. Boris appréciait leurs étreintes, il aimait son corps et ses seins, il la battait un peu parfois, mais il sentait qu'elle ne détestait pas. Elle lui avait raconté les différentes étapes de sa vie et Boris avait vite compris que Magda qui, d'après ce qu'elle lui avait avoué sur l'oreiller, n'était encore jamais tombée amoureuse, commençait à ressentir pour lui une vraie attirance.. Alors Boris pensa qu'il pourrait tenter de joindre l'utile à l'agréable, et proposa à Magda de se prostituer, il lui trouverait des clients et ils partageraient les recettes.

Elle accepta tout de suite à condition toutefois de ne pas faire le trottoir et de travailler seulement au travers d'une "couverture" d'Escort girl", donc uniquement sur rendez-vous.

Cependant, en très peu d'années, en Ukraine comme en Russie, les trafics en tous genres s'étaient développés dans toutes les directions, les mafias occidentales avaient commencé à entrer dans le jeu et des bandes rivales à celle de Boris se montraient de plus en plus dangereuses : la concurrence était devenue très rude et les affrontements de plus en plus fréquents. L'an dernier, Boris décida donc astucieusement de faire émigrer son activité vers la Lituanie dont le "marché" lui semblait encore vierge et qui, de plus, s'il se débrouillait bien, lui ouvrirait les portes des trois pays baltes.

Il proposa à Magda de l'accompagner et de continuer leur business commun à Vilnius, ce qu'elle accepta aussitôt.

Il était 10 heures du soir lorsque Magda reçut le coup de téléphone de Matas. Il lui demandait si elle pouvait venir chez lui tout de suite, il voulait lui parler d'une aventure étrange qui lui était arrivée aujourd'hui et surtout lui montrer quelque chose. Elle sentit, connaissant bien l'histoire de sa famille et le sachant, malgré son comportement souvent rugueux, assez fragile, qu'il avait un besoin urgent de se confier.

Comme elle ne prenait jamais de client le lundi, car après le "rush" du week-end, un peu de repos était nécessaire, elle avait déjà diné et allait regarder une série à la TV. Elle pesta, mais sur l'insistance de Matas avec qui elle avait au fil du temps noué de véritables liens d'affection, elle se rhabilla, enfila un manteau à col de fourrure, sortit de son studio, héla un taxi et donna l'adresse de l'appartement de Matas qui n'était qu'à 10 minutes de chez elle.

Quand il ouvrit la porte après qu'elle eût sonné, elle vit tout de suite que celui-ci avait bu. Matas était tout débraillé et semblait anormalement excité. Il l'embrassa pour la forme, lui prit la main et l'entraîna immédiatement vers la cuisine. Dès qu'elle se fût assise, il lui expliqua tout dans un grand désordre verbal : la trouvaille des ossements, sa curiosité, sa découverte de la petite boîte, et, dans le même temps qu'il lui étala le calque sur la table, il lui lût les bribes de phrase au contenu indéchiffrable qu'il avait retranscrit.

Magda mit un peu de temps à trouver un semblant de cohérence à ce que lui avait débité Matas avec un tel enthousiasme, puis, une fois ses idées en place, elle examina les signes longuement, et, pour le coup, demanda à Matas qu'il lui serve un verre de quelque chose. Quelque chose voulait dire vodka pour Matas qui remplit son verre en même temps que le sien.

Ensuite, verre à la main et en pleine concentration, ils se penchèrent tous deux sur le calque afin de tenter de lui faire délivrer son secret.

CHAPITRE 5

Le pli secret

-1-
Montholon

Ile de Sainte-Hélène, le vendredi 27 avril 1821,

Le Comte Charles-Tristan de Montholon était totalement épuisé, à demi étendu dans son salon sur un grand fauteuil, il tentait vainement de somnoler.

Plus que tout autre il savait que l'Empereur arrivait au bout de sa course et, plus que tout autre, il redoutait les heures et les jours à venir. Il avait passé depuis le 15 avril toutes ses journées et même toutes ses nuits au chevet de l'Empereur afin de l'assister dans la rédaction de Son testament qui commençait par cette phrase : "Je meurs dans la religion apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je suis né, il y a plus de 50 ans". Ensuite, malgré les douleurs et l'épuisement, L'Empereur avait tenu à écrire lui-même l'intégralité de son testament : un testament principal auquel il avait ajouté jour après jour et jusqu'à hier, codicilles sur codicilles ainsi que deux lettres d'instructions pour ses exécuteurs testamentaires. Montholon s'était tenu au bord de son lit et le plus souvent lui avait dicté des passages que Napoléon avait mis au point avec lui des semaines auparavant. L'Empereur écrivait à demi assis sur son lit, un pupitre en bois posé sur ses jambes, Montholon tenait, lui, l'encrier.

En réalité le "vrai" testament, "l'immatériel", c'était Las Cases, Bertrand, Gourgaud et lui-même qui en étaient dépositaires au travers de tout ce que leur avait confié l'Empereur durant ses 6 années de détention.

Le testament "officiel", le "classique", que l'Empereur avait enfin fini de rédiger hier comprenait lui, quatre parties d'inégales longueurs : la première transcrivait un souhait : "Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple français que

j'ai tant aimé", la seconde reflétait le cri de la victime : "Je meurs prématurément, assassiné par l'oligarchie anglaise et son sicaire", la troisième concernait son fils, le Roi de Rome, afin qu'il n'oublie jamais "qu'il était né Prince français", à qui il adjurait de "ne jamais combattre ni nuire en aucune manière à la France" et à qui il léguait tout ce qui pouvait lui rappeler le conquérant victorieux qu'Il avait été pendant 15 ans : ses armes, épées d'Austerlitz, glaives, couteaux, pistolets, mais aussi ses uniformes, ses lits de camp, ses éperons, jusqu'au réveil matin de Frédéric II qu'Il lui avait dérobé à Postdam, la quatrième partie était une longue suite de legs; il avait tenté de n'oublier personne, une centaine d'ayants droit figuraient sur les feuillets testamentaires, il avait même pensé à la famille de son aide de camp Muiron, qui avait été tué en le couvrant de son corps au pont d'Arcole en 1796 et à laquelle il léguait 100.000 francs.

Montholon, qui, depuis le départ de Las Cases et surtout de Gourgaud, était devenu le principal soutien de l'Empereur et avait fini par éprouver pour Lui, au delà de l'admiration, une réelle affection, n'avait pas été oublié. Il était en fait le principal bénéficiaire des volontés testamentaires de L'Empereur, celui-ci lui avait fait un legs de 2.000.000 de francs auquel il avait ajouté ultérieurement dans deux codicilles 400.000 francs supplémentaires : une véritable fortune...

Tout à ses pensées, il ne vit pas entrer Ali que son valet avait introduit :

l'Empereur le demandait à son chevet.